

# POLYNÉSIE > Les exilés du cancer



Stéphane LAVIGNOTTE

**Serge et Varinja Fajite, issus de l'Eglise évangélique de Polynésie, assurent en Ile-de-France l'aumônerie des Polynésiens cancéreux. Un ministère éprouvant au sein d'une communauté qui vit mal l'exil.**

**Serge Fajite** a quitté le pupitre où il vient de prêcher en français et en polynésien, rejoint le premier rang et empoigne sa guitare. Face à ses fidèles, sa musique rythme les chants dans la langue de là-bas. La belle voix de sa femme, Varinja, guide l'assemblée qui s'abandonne aux mélodies. Au troisième rang, un enfant s'est endormi sur les genoux de sa mère. Pendant une heure, comme chaque mois, la jolie petite chapelle de l'hôpital des Diaconesses (Paris XII<sup>e</sup>) a pris des airs de Papéete. Ce jour-là, ils sont une quarantaine de participants, une soixantaine la plupart du temps. Issu de l'Eglise évangélique de Polynésie, Serge, accompagné de sa femme, est depuis neuf mois l'aumônier des Polynésiens hospitalisés en Ile-de-France. Un ministère rendu possible par un accord avec le Defap (Département d'action missionnaire) et l'Eglise réformée de France. Ils visitent une cinquantaine de malades polynésiens répartis dans une dizaine d'établissements de la région parisienne, et hospitalisés pour quelques semaines ou jusqu'à deux ans.

Plus de 900 font l'aller-retour chaque année entre la Polynésie et la France, les deux tiers pour des cancers. Là-bas, selon la Ligue nationale contre le cancer, le cancer de la thyroïde concerne 7 à 9 fois plus de person-

nes qu'en métropole (voir encadré). Les évacuations sanitaires sont si fréquentes qu'en Polynésie le phénomène a donné naissance à un verbe : être « évasané ». « Le plus difficile est de laisser là-bas toute sa famille », explique à la sortie du culte Nini Barnouin, présidente de l'association parisienne Tauturu ia na (Aidez-les) qui, aux côtés des salariés de la CPS, la Sécu polynésienne, soutient les malades en France. Beaucoup ne parlent pas le français, tous sont complètement dépayés par le mode de vie qu'ils découvrent ici. « Quand on est rentré la première fois dans le métro, sourit Serge, on a dit bonjour aux gens. Ils nous ont pris pour des fous. Les voitures roulent trop vite, le téléphone remplace le contact direct, sans compter les champs de betterave, le froid... » Pour le malade, le dépaysement s'ajoute à l'angoisse de la maladie. « Les malades, quand ils sont isolés, pètent les plombs, raconte Serge. Ils cherchent toutes les occasions de retrouver une ambiance familiale qui leur rappelle le pays. Et, nous, on cherche à prendre sur nous leur fardeau. »

## Une foi intacte

A la sortie du culte, les discussions durent longtemps, chacun cherche à faire durer l'instant présent avant de reprendre les navettes

Serge et Varinja apportent aux malades un air du pays

mises en place par l'association Tauturu ia na pour repartir vers les différents hôpitaux. Le culte est fini, mais Serge et Varinja, eux, continuent. Ils vont manger avec d'autres malades. Et, le lendemain, ils recommenceront.

Dans la semaine, ils vont d'un hôpital à l'autre en raison de la dispersion de malades. Ce vendredi, ils se trouvent au premier étage de l'hôpital des Diaconesses, où séjournent les malades tahitiens. Dans l'ascenseur, Serge et Varinja ont l'air fatigué, ils regardent leurs pieds, leur corps s'affaîlent contre les parois. Tout d'un coup, la porte de l'ascenseur s'ouvre. Ils se redressent, leurs visages s'éclairent. Des grandes salutations en polynésien résonnent. Serge, Varinja et les patients rencontrés s'embrassent comme s'ils se connaissaient depuis toujours. « Non, on ne s'était jamais vu avant », dira plus tard Serge, étonné que cela étonne. « Ils m'accueillent dans leur étage, et l'accueil, c'est très important chez nous. » Le collier de fleurs est un symbole, pas un cliché. « Moi-même, dès que j'arrive, je dois donner l'image d'une nouvelle vie pour le malade. L'important, ce n'est pas mes problèmes, mais ce que nous lui apportons. »

*Notre terre, c'est la mère qui donne tout. Il y a du poison dans son ventre*

« Le culte le dimanche, la visite de l'aumônier, c'est en soi une vraie thérapie », témoigne Sahlin, arrivé ce jour-là pour deux mois. Dans la cuisine de l'étage, Serge et Varinja papotent avec les résidents. On parle de tout et de rien, on échange sur les élections dans le territoire. Le contact est incroyablement chaleureux. « Mais les Polynésiens sont pudiques, confie Serge. Ils parlent peu de leur maladie. » A fortiori, on ne parle pas des origines des cancers. « Moi, je suis persuadé que c'est lié aux essais nucléaires, reprend Serge en fronçant les sourcils. Nos lagons, nos poissons ont été contaminés. On a fait travailler les gens dans les zones contaminées. Pour nous, notre terre, c'est la mère qui nous donne tout. Il y a encore du poison dans son ventre. » Mais, avec les « exilés », Serge s'interdit d'en parler. « Sauf si eux veulent le confier, on ne cherche pas à parler de la maladie. D'abord parce qu'on n'est pas médecin, ensuite parce qu'on risquerait de les démoraliser. » Il conçoit sa mission autrement : « Leur corps est malade, mais je veux leur dire que leur foi ne l'est pas. Jésus est là juste pour dire "Je vous aime". L'amour est primordial pour l'autre. Il faut d'abord connaître l'autre et aimer son prochain. »

Même si le ministère est difficile – Serge a accompagné 10 personnes dans la mort en 9 mois dont un jeune âgé de dix-sept ans –, même s'ils souffrent aussi de l'exil, ils ne rentreront pas en Polynésie avant décembre. Serge et Varinja apportent toujours au malade du sourire, de l'amitié, un air du pays ■

## 250 décès par an

Selon la section locale de la Ligue contre le cancer, pour un peu plus de 230 000 habitants, on compte 500 nouveaux cas de cancers par an, 250 décès chaque année et plus de 2 200 personnes qui vivent avec la maladie. « Nous n'avons aucun cancérologue, aucun radiothérapeute, rien en soins palliatifs pour les mourants », regrette André Kaiser, le président de la section locale de la Ligue, créée il y a trois ans, décoré de la Légion d'honneur par Jacques Chirac il y a quinze jours. La prévention est rendue difficile par la géographie, l'ensemble des îles s'étendant sur une surface équivalente à l'Europe. L'association ne reçoit aucune subvention, ni de l'Etat français, ni du territoire polynésien. Parmi les causes du développement de ces cancers depuis une trentaine d'années, André Kaiser pointe d'abord les changements de mode de vie : « On est passé d'une alimentation basée sur le poisson à une alimentation occidentale grasse et sucrée. On compte 40 % d'obèses. » Il cite aussi la consommation d'un tabac de mauvaise qualité et les pesticides. Les conséquences des essais nucléaires ? Il préfère ne pas prendre parti dans un débat très polémique (voir page 8). La France a effectué 46 essais atmosphériques de 1966 à 1974 – le plus important représentant une explosion 170 fois plus puissante qu'à Hiroshima. Les autorités ont reconnu des « retombées non prévues » dans cinq cas. 147 essais ont eu lieu en souterrain, entre 1975 et 1996. Les autorités reconnaissant des fuites radioactives « inattendues » dans 18 % des cas. « S'il s'avère que c'est à l'origine de certaines pathologies, l'Etat assumera », est persuadé André Kaiser ■



Stéphane LAVIGNOTTE

1. Les irradiés de la République, Bruno Barillot, éd. Complexe, 2003.